

Caprices, les

Les Caprices

Lieure 214-263 et Lieure 428-477

La publication des Caprices en 1617 fut un événement mémorable à Florence. Les artistes admirèrent et les profanes virent là une sorte de miracle. C'était en tout cas une révolution et Callot en était conscient. Sa dédicace à Don Lorenzo de' Medici signifie clairement qu'il considérait ce petit recueil comme sa première oeuvre vraiment personnelle. Callot pourra perfectionner son procédé, obtenir plus de sensibilité dans le trait, plus de douceur dans les passages, de raffinement dans le dégradé ; il ne changera jamais plus rien d'essentiel à la technique qu'il a mise au point et dont les quarante-huit petites eaux-fortes des Caprices sont l'admirable démonstration.

La suite des Caprices, une des plus célèbres de Callot comprend cinquante pièces : quarante-huit petites compositions, plus un titre (ou frontispice) et une dédicace au prince Laurent de Médicis, frère du grand-duc Cosme II. Elle est signée I. Callot F. In aqua Forte in Fior. , mais non datée. Baldinucci propose la date de 1616, ce qui paraît un peu tôt pour le style et la facture. Mariette, avec hésitation la situe vers 1618-1619, ce qui est bien tard.

Bruwaert est sans doute dans le vrai, mais avec des arguments discutables, quand il croit pouvoir déterminer les dates de la commande et de l'exécution d'après des documents de l'Archiviodi Stato de Florence : ces documents, qui concernent des achats d'eau-forte et de papier pour une gravure ou pour une suite, s'échelonnent entre le 5 juin et le 14 septembre 1617.

Quand on examine les gravures une à une, on s'aperçoit qu'elles sont très différentes les unes des autres, non seulement par les thèmes, mais aussi par le style : les unes reflètent l'outrance maniériste du temps de la Guerre d'Amour (1616) ; d'autres au contraire ont la justesse et le naturel des figures de la Foire d'Impruneta (1619 – 1620).

De retour en Lorraine en 1621, n'étant plus en possession des cuivres, ou ceux-ci étant trop usés, il grava de nouveau la suite entière à Nancy, dans le même sens que la première (sauf deux pièces qui sont en contre-partie).

La demande du public, et aussi l'apparition des premières copies (Paris et Nuremberg, 1621) expliquent cette seconde suite.

Elle a été chiffrée, au second état, au début du XVIII ème siècle, par le marchand Fagnani, ce qui a conduit

Meaume et Lieure à donner la même numérotation à la première suite, qui n'est pas chiffrée.

Celle-ci est la plus estimée, bien que les bonnes épreuves (où les fonds les plus légers sont lisibles) soient moins nombreuses que celles de la seconde, à cause du cuivre trop mou qui a été utilisé.

« Comme un ouvrage de la nature de celui-ci, écrit Mariette, ne peut être recommencé, même par l'auteur, sans perdre beaucoup de l'esprit des originaux, l'on ne doit pas être surpris si Callot, quoique pour lors dans sa plus grande force, n'a pu réussir à les imiter parfaitement. »

La première suite a été éditée à Florence sous la forme de volumes (libretti, dit Baldinucci), devenus très rares : le plus précieux est celui des Offices.

Comme les différences entre les deux versions sont minimales et difficiles à distinguer, beaucoup de suites existantes, non reliées, sont composées d'épreuves mélangées.

Les catalogues de Meaume et de Lieure décrivent simultanément les deux planches représentant le même sujet.

On ne connaît qu'un seul état de la suite italienne ; il y en a deux de celle de Nancy : 1° avant les numéros ; 2° avec les numéros, de 1 à 48, ajoutés par Fagnani sur les 48 compositions, mais non sur le titre et la dédicace.

La date de 1617, même si elle est mal établie, reste vraisemblable, car Les Caprices marquent une rupture nette avec toutes les eaux-fortes qui les ont précédées. C'est une date importante dans l'histoire de la gravure :

c'est là, en effet, qu'apparaissent pour la première fois réunies les importantes innovations techniques de Callot : vernis dur des ébénistes ou des maîtres luthiers (remplaçant le traditionnel vernis « mol », ou tendre, selon Félibien), « taille simple » remplaçant les tailles croisées, emploi de l'« échoppe couchée », au lieu de la pointe pour réaliser des pleins et des déliés, c'est-à-dire pour écrire comme le dessinateur avec sa plume, ou du moins en donner l'illusion : bref, tout ce qui permet à l'aquafortiste de rivaliser avec les burinistes, mais de façon moins laborieuse, plus légère et plus spontanée.

Le terme de capriccio (caprice), qui connaît aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, en musique comme dans les arts visuels, une fortune considérable (Tiepolo, Goya...), désigne des œuvres de fantaisie, irrégulières, sur des thèmes variés, inclassables dans aucun genre et propres à l'imagination créatrice personnelle de l'auteur.

Les Caprices de Callot, tous de formats voisins (80/87 par 51/61 mm), représentent toutes sortes de sujets, déjà traités par lui ou sur le point de l'être et récurrents dans son œuvre : danseurs grotesques de la commedia dell'arte, gravés dans Les Deux Pantalons et la Guerre d'Amour et annonçant les Balli di sfessania, nains bossus ou gobbi, paysans, gentilshommes, bourgeoises, mendiants, éclopés, soldats, batailles, chevaux et cavaliers, paysages, vues et fêtes de Florence... Mariette en énumère les sujets, notamment les sites et les spectacles.

Certaines pièces ne comportent qu'une figure, répétée deux fois, au trait et ombré par des hachures parallèles, dans une intention évidemment pédagogique : proposer des modèles à tous ceux qui

veulent apprendre à dessiner (il y en aura d'autres par la suite, en particulier dans le genre du paysage).

D'autres, plus complexes, offrent au regard, sur des surfaces minuscules, de vrais tableaux, « petits chefs-d'œuvre d'un genre jusqu'alors inconnu, où Callot a pu faire évoluer tout un monde dans un espace exigu », renfermant les espaces immenses des places de Florence, emplies d'une foule innombrable et de divertissements populaires, auxquels une grande figure surélevée au premier plan sert de repoussoir. La finesse dans les détails, les lointains argentés n'étaient possibles que grâce aux innovations techniques de Callot, dont il nous offre ici, en un bouquet éblouissant, la magistrale démonstration.

On comprend dès lors le sens de la dédicace à Laurent de Médicis, dont Callot était peut-être le maître de dessin.

Les Caprices, qui plongèrent amateurs et artistes dans la stupéfaction, suscitèrent maintes copies et imitations.

Les cuivres des deux séries sont perdus. Les dessins conservés sont peu nombreux. Mais plusieurs feuilles de croquis (vers 1615-1616 ?) comportent des recherches de figures et de gestes qui sont reprises et développées un peu plus tard dans Les Caprices, parfois avec des changements importants dans le style et les proportions